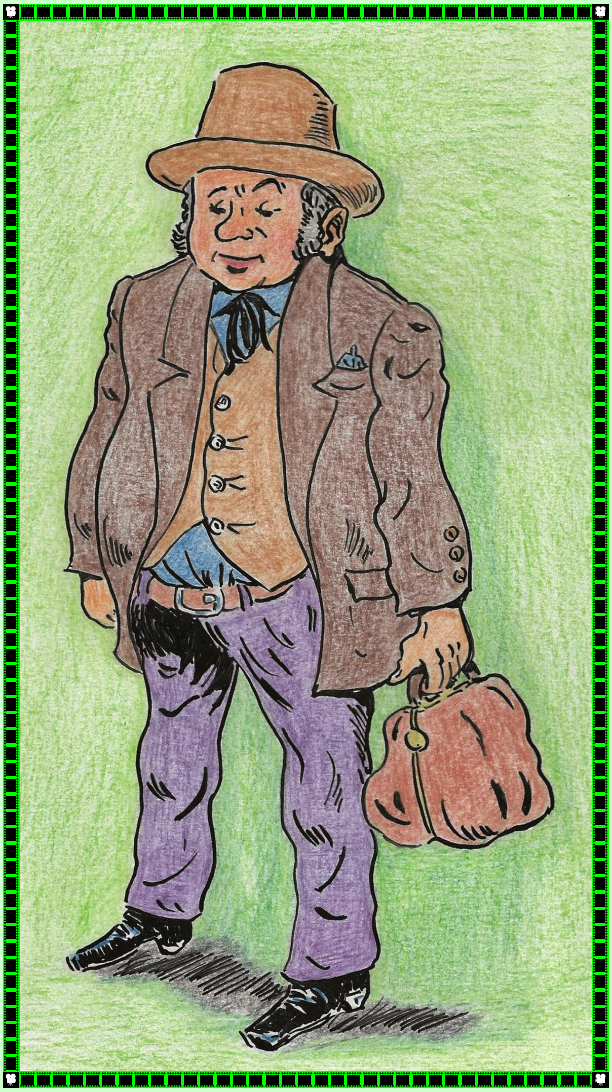
AVERELL ARNESS
NOTAIRE A BOSTON

NOUVELLES



V - LE ROMANCIER

Texte et illustrations de Emile Péna

5 - LE ROMANCIER

Il était midi. La 7ème avenue grouillait de monde. Les buildings déversaient des flots d'employés et de secrétaires qui s'engouffraient aussitôt dans les snacks et les bars en un incessant va et vient. Le déferlement des voitures était ininterrompu et le concert de klaxons contribuait à transformer la ville en ruche bourdonnante.

Curtiss Brown, de son vrai nom Corto Brontaldi - il était fils d'immigrés italiens - se frayait un chemin dans la cohue. Au carrefour de la 53ème rue, il s'arrêta, le signal automatique s'étant relevé avec un tintement aigrelet. A ce moment, un individu le bouscula, lui arracha le porte-documents qu'il serrait sous son bras et se lança sur la chaussée qu'il traversa en bondissant, une fraction de seconde avant que les véhicules ne démarrassent.

Ebahi, Curtiss Brown leva la main, sa bouche s'arrondit mais aucun son n'en sortit. Il venait de réaliser que tout appel était inutile : son voleur s'était fondu dans la foule sur le trottoir d'en face. Lorsque lui-même pourrait à son tour franchir la rue, il n'aurait plus aucune chance de le rattraper. Il serra les poings et retint avec peine quelques jurons.

Il était planté là, bras ballants, au milieu de l'indifférence générale, lorsqu'on le tira par la manche. Il se retourna vivement et se retrouva devant un petit homme dont le gilet, tendu à l'excès par une bedaine rebondie, semblait prêt à craquer en envoyant voler ses boutons alentour.

- Oui ?

- J'ai tout vu, Monsieur. Si vous désirez porter plainte, je peux témoigner.

Le visage de Curtiss s'éclaira d'un sourire.

- Merci, c'est gentil à vous. Mais je crois que c'est bien inutile. La Police ne s'intéresse pas à de si petits larcins…

- Vous avez tort. J'ai noté le signalement de votre agresseur.

Curtiss secoua la tête.

- Merci encore, Monsieur…

- Arness, compléta le petit homme. Averell Arness, notaire à Boston.

- Maître Arness, j'apprécie votre sollicitude, mais la perte n'est pas bien grande. Ma sacoche n'était pas bourrée de dollars. Elle ne contenait qu'un manuscrit que je possède, fort heureusement, en plusieurs exemplaires.

- Dans ce cas… dit l’homme de loi en s’inclinant.
- Je vous renouvelle mes remerciements.
- Il n’y a pas de quoi. Au revoir, Monsieur.
- Au revoir, Maître.

Trois mois après cet incident, Curtiss rentrait chez lui, les bras chargés de paquets. Sourire aux lèvres, fredonnant un air à la mode, il monta quatre à quatre les marches qui conduisaient à son petit studio. Il déposa ses achats dans la minuscule kitchenette, ôta son chapeau et son veston, desserra sa cravate et mit sur le phonographe un disque à la musique enrouée.
Il venait à peine de déboucher les bouteilles et de disposer les amuse-gueules quand on tapa à la porte. Il alla ouvrir. Karen et Sonny se tenaient sur le seuil.
- Entrez, entrez, mes amis ! dit Curtiss avec un large geste d’invite.
- Salut au romancier de tous les temps, au Dickens américain ! lança Sonny.
- Triple idiot ! On voit que tu n’as pas lu mes ouvrages !
- Moi je préfère ça à tous les grands auteurs, minauda Karen.
- Merci, merci, n’en jetez plus ! Ah ! J’entends les autres qui arrivent…
Norma, Coralee et Charlie furent bientôt là, en effet, riant à se tenir les côtes.
- Charlie est impayable ! déclara Norma. Je me demande où il va chercher

toutes les histoires qu'il raconte…
- Dans des endroits inavouables, décréta Curtiss.
- Ne dis pas ça ou Coralee ne voudra jamais m'épouser quand j'aurai fait fortune…
- Moi t'épouser ? Un noceur comme toi !
- C'est vrai ! Qu'est-ce qu'on boit ?
Quand tous furent servis, on porta un toast.
- A Curtiss Brown, notre grand écrivain ! Gloire et succès !
- Merci, merci. Je suis très touché… J'ai une surprise pour vous.
Curtiss défit un petit paquet et distribua à chacun de ses amis un livre. Il expliqua :
- C'est un exemplaire de mon roman. J'ai mis une dédicace personnelle à chacun.
Tous apprécièrent les couplets humoristiques qui les dépeignaient si bien. Et ce fut l'occasion d'un deuxième toast, bientôt suivi d'autres.
Jusqu'à une heure fort avancée, les six amis fêtèrent la réussite qui venait d'effleurer l'un d'eux de son aile fugace. Ils étaient tous de modestes employés, vendeur comme Curtiss, secrétaires comme Norma et Karen, comptable, manucure, représentant. Mais tous avaient de l'ambition et croyaient dur comme fer à la chance. Curtiss le premier avait mis le pied à l'étrier du succès et les autres sentaient leurs espoirs renforcés. Leurs rêves, affadis par la monotonie de la vie quotidienne, reprenaient des couleurs et de l'intérêt. Leur tour viendrait bientôt, peut-être demain, pourquoi pas ?
Un peu avant minuit, ils se séparèrent. Sonny et Karen rentrèrent à pied et Curtiss ramena Charlie et Coralee dans la vieille guimbarde qu'il avait achetée l'année précédente. Au retour, il emprunta Williamsburg Bridge et remonta vers Washington Square Park par des petites rues mal fréquentées. Il était perdu dans ses pensées lorsqu'une De Soto le doubla, se rabattit, le coinçant contre le trottoir et le forçant à s'arrêter dans un crissement de freins. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, un homme avait bondi de la De Soto et venait lui braquer un revolver sous le nez.
- Descend ! intima-t-il rudement.
Curtiss obéit.
- Ton portefeuille, vite, ou je tire !
Curtiss savait qu'il n'avait aucune chance s'il se rebiffait. Pourtant, une force qu'il ne soupçonnait pas montait en lui sans qu'il pût la contrôler. Il prit son portefeuille dans la poche intérieure de son veston, le tendit et le laissa échapper avant que l'autre ne l'ait en main. Instinctivement, le gangster se baissa pour le rattraper.

Curtiss ne marqua aucune hésitation, ce qui, par la suite, ne laissa pas de l'étonner, lui qui ne se bagarrait jamais. Son genou remonta, cogna durement le menton de son agresseur en même temps que sa main écartait le bras armé, le tordait faisant craquer une articulation. Le malfrat se retrouva par terre, grimaçant de douleur.

Tout s'était passé en l'espace de deux secondes. Curtiss avait agi comme un mécanisme synchronisé. Il ramassa rapidement son portefeuille, s'assit au volant fit rugir le moteur qu'il n'avait pas coupé. Le deuxième malfaiteur surgissait de la De Soto alors que la guimbarde faisait marche arrière, déboîtait et partait en tanguant. Du coin de l'œil, Curtiss aperçut le reflet de l'automatique pointé vers lui. Il baissa la tête. Deux coups de feu claquèrent et les balles sifflèrent au-dessus de lui, brisant une vitre.

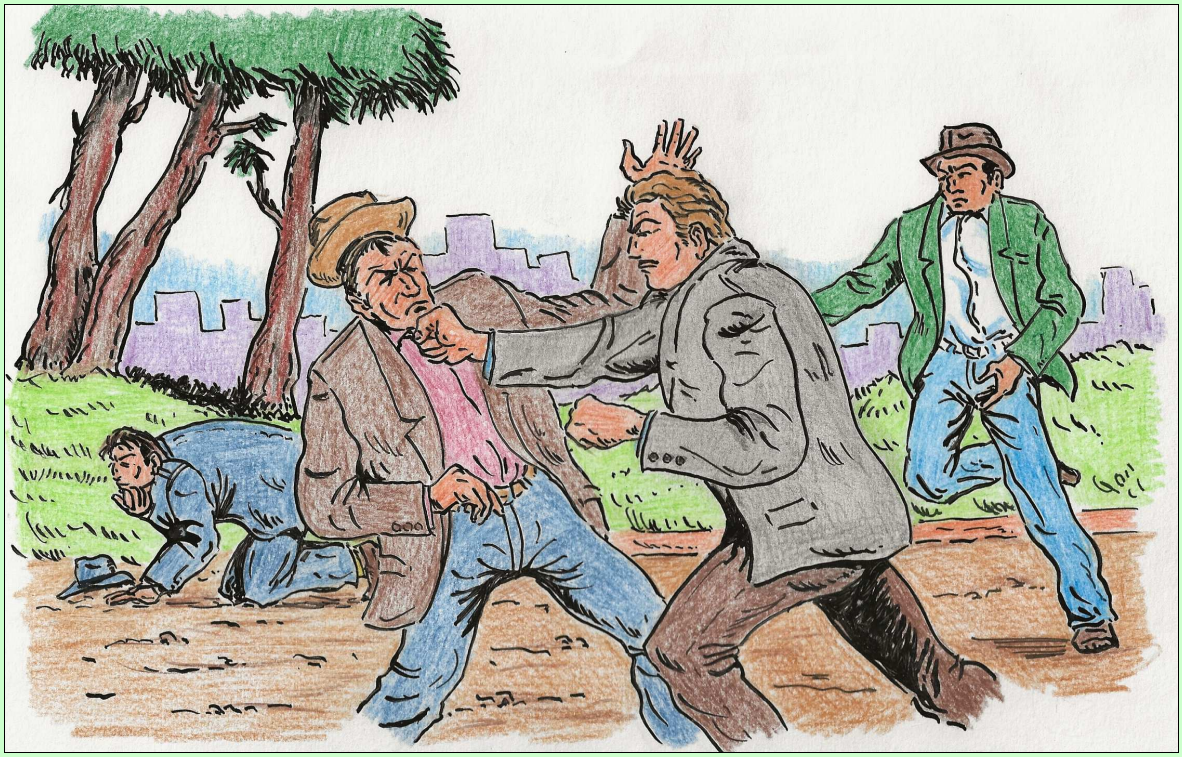
Les gangsters sautèrent dans la De Soto et une poursuite effrénée commença. Curtiss louvoya dans les ruelles désertes, sa vieille voiture n'étant pas assez rapide dans les lignes droites. Il tourna brusquement dans un sens interdit, se trouva ébloui par un furieux appel de phares; la guimbarde fit une embardée, monta sur le trottoir, s'érafla à une bouche d'incendie et frôla le véhicule qui venait en sens inverse. Ses poursuivants eurent moins de chance. Ils évitèrent la collision mais fauchèrent un panneau de signalisation et furent contraints de stopper.

Curtiss relâcha l'accélérateur, jeta un coup d'œil à son rétroviseur. Derrière lui des ombres s'agitaient, gesticulaient. Soudain, il entendit un coup

de feu et, simultanément, une vive douleur lui mordit le bras.
Curtiss bifurqua dans la 7ème Avenue et s'éloigna de toute la puissance de son moteur. Tout en conduisant, il sentait le sang couler le long de son bras et poisser sa chemise. Il n'avait pas très mal mais une inquiétude irraisonnée montait en lui.
Il regagna rapidement son studio. Norma qui l'y attendait poussa un cri en le voyant. La blessure n'était pas grave - une simple éraflure - mais spectaculaire. La jeune femme faillit s'évanouir. Puis, reprenant courageusement sur elle-même, elle entreprit de le soigner pendant que, d'une voix hachée, il lui racontait brièvement ses déboires. Elle lui confectionna un énorme pansement qui stoppa l'hémorragie.
- Il faut que tu ailles voir un médecin.
- J'irai demain matin… enfin tout à l'heure, pas cette nuit.
- Crois-tu que ce soit prudent ?
- Ce n'est pas grave, chérie. Le sang ne coule plus. Ne t'inquiète pas, j'irai à la première heure.
Elle se laissa tomber sur une chaise.
- Quelle histoire, mon Dieu !
- Il faudra que j'aille aussi déclarer tout ça à la Police, remarqua Curtiss.
- La Police ! On se demande ce qu'elle fait, la Police ! On n'osera bientôt plus sortir, même en plein jour… En tout cas, tu aurais dû leur donner ton portefeuille, ils t'auraient laissé tranquille.
- C'est possible. Mais ça a été plus fort que moi, je n'ai pas pu me contrôler. Tu aurais dû voir ça, mon chou, c'était comme au cinéma !
Norma se rapprocha de lui et lui passa tendrement le bras autour du cou.
- Mon chéri… pourvu qu'ils ne cherchent pas à te retrouver pour se venger. Tu sais quoi ? Ça s'est passé exactement comme le début de ton roman : l'agression, la poursuite en voiture, la blessure…
- Tiens, c'est vrai. Je n'y avais pas pensé… En tout cas, notre petite fête s'est terminée en beauté. Quand les autres vont savoir ça…
Elle l'embrassa furtivement.
- Il est tard, il faut que tu te reposes. Viens, allons nous coucher...

Ce qui se passa par la suite fut tout bonnement extraordinaire. Curtiss Brown vécut exactement les aventures de son héros. Entraîné dans un tourbillon de bagarres, de poursuites, de situations dangereuses et cocasses qui le menèrent dans tous les coins de l'Amérique du Nord, de Québec à Mexico, il se retrouva, un mois plus tard, dans son studio encore tout étourdi et ne pouvant réaliser ce qui lui était arrivé.
Comme dans son roman, auquel il réservait une suite et ménageait une fin

non irrémédiable, il n'avait pas fait arrêter les truands qu'il avait contrés mais il avait gagné dans certains milieux une rapide et solide réputation d'empêcheur de tourner en rond, à la chance insolente.
Pendant plusieurs jours, Curtiss resta enfermé, aspirant au calme et essayant de faire le point sur son incroyable équipée. Il relisait sans cesse son roman : tout ce qu'il lui était arrivé y était bien écrit. Noir sur blanc. Il ne comprenait pas.

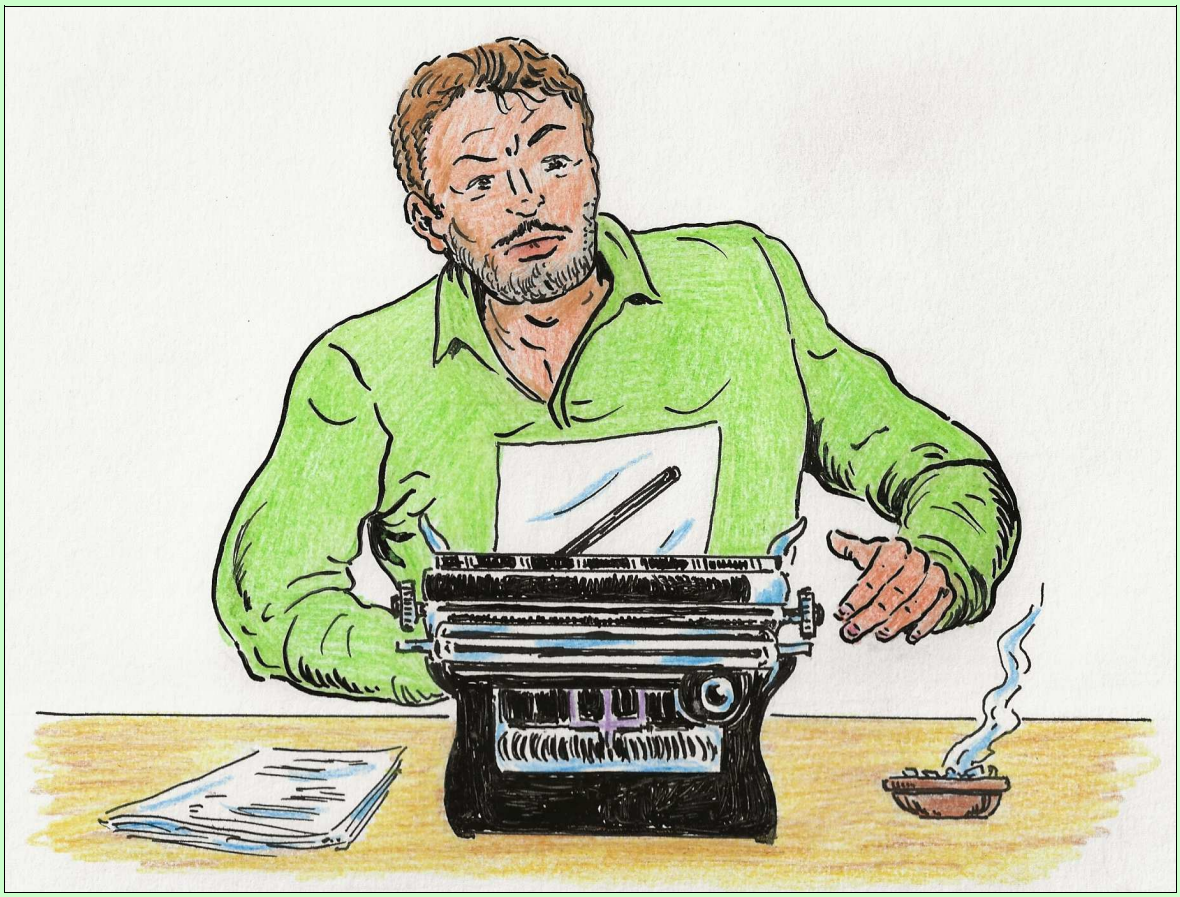


Ce matin-là, la sonnerie du téléphone le sortit brusquement de la foule d'interrogations qui se bousculaient dans sa tête. C'était Floyd Hartman, son éditeur, un homme jovial et fonceur, un chef d'entreprise qui n'hésitait pas à prendre des risques et qui se félicitait d'avoir donné sa chance à Curtiss.
- Allô, Brown ? C'est un miracle de vous toucher ! Vous n'êtes jamais chez vous ! Votre bouquin fait un tabac, mon vieux ! Trente mille exemplaires en un mois… ça se vend comme des petits pains ! Je mets en chantier un gros tirage. Où en est le prochain ?
- Je n'en ai pas écrit un mot.
- Comment ! Mais il faut vous y mettre, mon vieux ! Quand on tient le succès, il ne faut pas le lâcher ! Il faut qu'on se voie pour parler de tout ça. Passez à mon bureau le plus vite possible. Bye !
Curtiss n'eut pas le temps de répondre, Hartman avait raccroché. Il resta perplexe. Il était content du succès de son roman, c'était l'aboutissement de plusieurs années d'écriture et de tentatives pour se faire connaître.

Mais il se demandait si son prochain ouvrage, comme le premier, passerait pour lui de la fiction à la réalité.
Curtiss se mit néanmoins au travail avec acharnement. Sans abandonner son emploi de vendeur, il écrivit en quatre mois près de trois cents pages. Son style s'affermissait, prenait plus d'aisance, de désinvolture, devenait plus incisif aussi. Hartman mit tout en œuvre pour que la parution se fît le plus rapidement possible et, au début de 1935, le livre arriva dans les librairies.
Le soir même de la sortie de son second roman, Curtiss rentra à son studio. Il fit tourner la clé dans la serrure, ouvrit la porte et alluma. Le spectacle qui s'offrait à lui ne le surprit qu'à moitié. Sans se l'avouer, il s'y attendait plus ou moins. Un indescriptible chaos attestait qu'il avait été cambriolé. C'était ainsi que débutait la suite des aventures de son héros.

En 1938, Curtiss Brown nageait dans l'opulence. Il possédait une magnifique villa dans Long Island et changeait souvent de voiture. Son douzième roman venait de paraître et Hartman le considérait comme la valeur sûre de son écurie.
Depuis quatre ans, Curtiss vivait ce qu'il avait écrit. Dès que son dernier ouvrage était édité, il se retrouvait dans la peau de son héros. Douze romans, douze aventures mouvementées durant lesquelles il s'était colleté avec tous les truands du continent.
Cependant Curtiss n'était pas téméraire et il aurait préféré être un auteur tranquille, ne prisant les situations dangereuses que dans son imagination. Celle-ci, peu à peu, se voyait brimée par la réalité qui la suivait de près. Bien que toujours maître de la situation, puisqu'il la concevait, Curtiss avait peur d'aller trop loin, d'engager à fond son héros, de lui faire prendre trop de risques, sachant qu'il allait les courir lui-même. Aussi limitait-il les scènes d'action, donnant le pas à la réflexion,, à la recherche d'indices, aux joutes oratoires qui donnaient lieu à des dialogues interminables.
Si certains de ses lecteurs appréciaient cette tournure, un grand nombre jugeaient que ses ouvrages s'affadissaient, devenaient communs et ennuyeux et s'en détournaient. Afin que le volume de ses ventes ne baissât pas, Curtiss faisait acheter une quantité industrielle d'exemplaires qu'il détruisait. Ce manège lui coûtait une fortune mais il avait immédiatement trouvé un remède : il lui suffisait de faire gagner des sommes folles à son héros, notamment aux courses ou à la loterie, et ces gains se réalisaient pour lui comme le reste quand le roman était paru. Ainsi Hartman ne se doutait pas qu'il soutenait un auteur dont le succès avait fortement diminué, un de ces « tocards » dont ses Editions - il s'en vantait - n'avaient ja-

mais fait imprimer la moindre ligne.
Hélas ! Curtiss était trop lucide et trop conscient pour ne pas se rendre compte de cette déchéance et en souffrir. Maintenant qu'il avait acquis la notoriété et la fortune, qu'il n'avait plus de problèmes matériels, il lui fallait se raccrocher aux valeurs morales. Or ces valeurs, il ne les trouvait pas en lui. Chaque roman le laissait amer de n'avoir pas pu le mener comme il l'aurait voulu. Il se méprisait de ne pouvoir écrire - et vivre - tout ce qui lui passait par la tête, de n'avoir pas le courage de briser ces frontières qu'il s'imposait. Chaque fois qu'il détruisait ses livres, il se détruisait un peu lui-même.
Il finit par se torturer tellement à l'idée de ne pas être un écrivain et un homme accompli, qu'il décida un jour de mettre un terme à cette situation. Quoi qu'il arrivât, il écrirait sans tenir compte des conséquences, sans penser que sa vie, après chaque ouvrage, serait dix fois suspendue à un fil. Tout serait préférable à cette lente autodestruction, à l'enfer moral dans lequel il se débattait. Il allait créer un nouveau roman à l'action débridée, échevelée, qui couperait le souffle aux lecteurs, qui ferait remonter sa côte auprès du public comme dans son propre jugement.



Il s'enferma pendant trois semaines et se plongea dans cette tâche insensée, sans presque prendre de repos. Il imagina une histoire si sordide,

émaillée de scènes si périlleuses, de détails si horribles qu'il dut recourir à force verres d'alcool pour la mettre noir sur blanc. Alors une idée terrible germa dans son cerveau embrumé. Il allait faire mourir son héros. Du moins allait-il laisser supposer sa mort durant plusieurs pages avant d'expliquer comment il y avait échappé de justesse. Ce passage constituerait le sommet de sa carrière et sa réhabilitation dans son propre jugement.
Il y travaillait quand des coups répétés à la porte de son bureau le tirèrent de ses transes créatrices. C'était Many Bendix, un de ces riches oisifs qui passaient leur temps entre les cocktails et les hippodromes, l'une des nombreuses relations que Curtiss s'était faites en devenant riche.
Many fut effaré en apercevant le teint cireux, les cernes et la barbe de son ami.
- Curtiss, vous n'êtes pas raisonnable. Vous vous donnez trop à votre tâche. Il était temps que j'arrive. Je vais vous sortir de votre trou, vous faire prendre l'air, vous changer les idées. Votre bouquin peut bien attendre un peu !
- C'est gentil à vous, Many, mais il faut que je termine.
- Vous êtes-vous regardé dans une glace ? Vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même ! Ecoutez, Curtiss, j'ai acheté une villa magnifique aux Bahamas; venez-y avec moi, vous y passerez le temps que vous voudrez. Vous y terminerez votre sacré bouquin, si vous voulez, mais au moins vous vivrez plus sainement qu'ici.
- Merci, mais je ne peux accepter…
- Il y aura Dorothy, Margret et plein de jolies filles… Laissez-vous tenter !
- Eh bien, je vais y réfléchir…
Curtiss réfléchit et se laissa tenter. Il fit savoir à Many qu'il acceptait son offre et fit ses bagages. Au moment de partir, il hésita. Emporterait-il son manuscrit avec lui ? Il se sentait saturé de l'atmosphère de son roman dans laquelle il baignait depuis une vingtaine de jours. Il avait envie d'oublier. Il se dit qu'au retour des vacances il y verrait plus clair, qu'il ramènerait des idées neuves, sachant très bien que c'étaient là des prétextes pour se donner bonne conscience. La décision fut vite prise. Il déboucla une de ses valises, en sortit le paquet de feuillets et le jeta sur la table. Il partit rapidement, comme s'il craignait de revenir sur son geste.

Curtiss plongea avec délice dans les vagues tièdes, les bains de soleil et le farniente. La villa de Many était nichée dans un petit paradis de verdure, à deux pas de l'océan. Curtiss y goûta le calme et la détente, réalisant combien il manquait de repos et combien il avait joué avec sa santé. Il communiait avec la nature et ses problèmes moraux lui paraissaient moins ai-

gus, secondaires même. Pendant quinze jours, il vécut sur la plage, dans l'eau ou sur les chemins qui rayonnaient autour de la villa. Il se sentait devenir plus primitif, plus instinctif. Il lui semblait qu'une saine philosophie s'insinuait en lui et donnait une nouvelle valeur aux choses, posait les questions sur d'autres bases, sur d'autres plans.
Puis des amis de Many arrivèrent et s'installèrent aussi à la villa, toute une bande de jeunes gens insouciants et gais qui réconcilièrent Curtiss avec le rire. Parmi eux, une adorable starlette répondant au doux nom de Molly attira immédiatement son attention. Une idylle se noua rapidement et Curtiss oublia presque complètement ses romans et ses introspections douloureuses. Ainsi il s'attarda un mois et demi aux Bahamas.

Puis Molly dut rentrer à Los Angeles et il l'accompagna. Il décida de profiter de son séjour en Californie pour se remettre progressivement au travail. En effet une partie de son roman se déroulait à San Francisco. Curtiss se dit qu'il pourrait y trouver des détails lui permettant de rendre plus réalistes ses descriptions. Il s'installa dans un confortable hôtel de San Mateo et loua une grosse voiture pour explorer la côte et ses environs. Il avait quitté New York depuis deux mois.
Un soir, il se trouvait dans un bar, près du port, lorsqu'une rixe éclata. Pris malgré lui dans la mêlée, Curtiss dut se défendre et joua des poings. Il était en pleine action lorsque plusieurs policiers armés de matraques firent irruption dans la salle dévastée. Une fille de joie avec qui il avait conversé et qui l'avait pris en sympathie, l'entraîna dans les chambres de l'établissement et l'aida à se faufiler par une fenêtre donnant sur un parking à l'ar-

rière du bâtiment. Curtiss sauta et tomba littéralement dans les bras de deux agents en faction. Malgré ses explications, il dut passer la nuit au poste de Police.
Tous ces évènements étaient minutieusement décrits dans le roman qu'il n'avait pas encore terminé.
Curtis était atterré. C'était la première fois que la fiction devenait réalité avant que l'ouvrage fût édité. Et, justement la partie qu'il avait écrite s'arrêtait à la mort de son héros. Curtiss passa la plus affreuse nuit de son existence. Au matin, lorsqu'il fut libéré, il se précipita dans le centre de San Francisco et entra dans une grande librairie.
- Avez-vous le dernier roman de Curtiss Brown ? demanda-t-il anxieusement.
La vendeuse disparut dans l'arrière-boutique et revint avec un volume.
- Il est arrivé hier, vous êtes le premier à l'acheter.
D'une main tremblante, Curtiss prit le livre. Le titre dansa devant ses yeux horrifiés. Sur un fond en forme de flaque de sang rouge vif, il lut : « La fin de Lucky Joe ». Au-dessus, le numéro de l'épisode, un treize fatidique, était entouré de noir comme un faire-part de deuil. Fébrilement, il tourna les pages. C'était bien son récit. Il lut la fin. C'étaient bien les dernières lignes qu'il avait écrites, celles où il évoquait l'accident d'avion, l'explosion, la chute vertigineuse, l'écrasement dans les Rocheuses. Sa propre fin.
Curtiss se rua sur un téléphone et appela Hartman à New York. Quand il reconnut son interlocuteur, l'éditeur partit d'un grand éclat de rire.
- J'attendais votre coup de téléphone, j'étais sûr que vous m'appelleriez. Alors, ça vous épate, hein ? Vous ne vous attendiez pas à voir votre roman en librairie, non ?
- Mais comment avez-vous fait ? cria Curtiss au comble de l'exaspération.
- Très simple. Je suis passé chez vous, vous n'y étiez pas. Je suis allé à votre bureau. Le concierge m'a dit que vous veniez de partir en vacances. Je me suis fait ouvrir pour essayer de voir où vous en étiez de votre ouvrage. J'ai trouvé le roman sur la table. Je suis resté là trois heures à le lire. Il est formidable, j'ai été emballé ! C'est votre meilleur cru ! Alors je n'ai pas résisté à la tentation de vous faire la surprise de l'éditer…
- Mais… mais… bégaya Curtiss. Il n'était pas fini… Lucky Joe ne peut pas mourir !
Hartman s'esclaffa de nouveau.
- Vous trouverez bien une astuce pour le ressusciter dans le quatorzième épisode ! Je vous fais confiance…
- Mais vous ne comprenez pas ! C'est impossible… c'est…

Curtiss était au bord des larmes.
- Ne vous en faites pas, ajouta l'éditeur, ça va marcher du tonnerre. Et puis vous aurez un bon point de départ pour le suivant… Au revoir, mon vieux !
Curtiss n'eut même pas la force de raccrocher. Il resta là, hébété, jusqu'au moment où quelqu'un tambourina à la vitre de la cabine pour lui faire céder la place.

Curtiss fut entraîné dans la ronde vertigineuse des nouvelles aventures de Lucky Joe. Les évènements s'enchaînèrent sans répit, à une cadence démoniaque. Il vécut tout ce que son imagination débordante avait mis au point comme une machine diabolique et que l'alcool lui avait donné le courage de transcrire. Le bon comme le mauvais. Les jolies filles et l'argent facilement gagné comme l'horreur et la mort frôlées à chaque pas. Avec, en point de mire, au bout du compte, la terrible catastrophe aérienne.
Curtiss décida qu'il ne prendrait plus l'avion. Mais il sentait bien que, quoi qu'il fît, les situations s'agençaient de telle sorte qu'il ne pouvait rien sur elles et était irrémédiablement poussé vers l'échéance redoutée.
C'est ainsi qu'il se retrouva, suant de peur, dans un appareil de la Sou-

thern Air Lines reliant Los Angeles à Chicago. Il avait l'impression d'être un condamné à mort marchant vers le lieu de son exécution. Dès que le Plateau du Colorado fut dépassé, des remous ébranlèrent l'avion et le fi-

rent trembler de toute sa membrure. Les Rocheuses approchaient. Curtiss serra les dents, ferma les yeux et, tassé sur son siège, se mit à prier intensément.
Il resta prostré pendant plus d'une heure. Soudain un grésillement se fit entendre. Curtiss ouvrit des yeux effarés et vit une lumière qui clignotait. Son cœur battit la chamade. La voix du Commandant de bord le fit sursauter comme si on l'avait piqué avec une épingle.
- Mesdames, Messieurs, nous venons de franchir les Rocheuses.
Curtiss resta comme pétrifié. Avait-il bien entendu ? Il n'osait y croire. Il risqua un œil par le hublot. Sous l'aile de l'avion, par un échancrure dans le moutonnement de nuages, il entrevit la plaine, verte et jaune, ornée du ruban argenté de l'Arkansas.
Trois heures plus tard, il était sur la terre ferme, la bouche pâteuse, les paumes moites, l'esprit complètement embrumé, incapable de récupérer sa valise et de héler un taxi.
Dès qu'il fut de retour à New York, il rendit visite à Hartman qui l'attendait avec impatience.
- Bon sang, Brown ! lança gaiement l'éditeur, « La fin de Lucky Joe » est en train de battre les records de ventes !
Curtiss savoura cette nouvelle. Pour une fois, il n'avait pas « participé » à l'écoulement des stocks. Son talent était de nouveau reconnu.
- Il y a juste un petit quelque chose qui me chiffonne, ajouta Hartman.
- Quoi donc ?
- On a laissé passer une coquille. Personne ne s'en est aperçu…
- Quelle est-elle ?
- Eh bien, à la fin du bouquin, vous dites que Lucky Joe prend un avion de la Western Air Lines. Et deux pages plus loin, vous parlez d'un appareil de la Southern Air Lines lorsque vous décrivez l'accident…
Curtiss bondit de son fauteuil.
- Comment ? Qu'avez-vous dit ? Répétez ce que vous venez de dire !
Hartman resta bouche bée.
- Mais…
- C'était donc ça ! coupa Curtiss. C'était donc ça !..
Et il partit d'un rire effréné.
- Qu'est-ce qui vous arrive ?
- Hartman ! s'écria Curtiss en reprenant son souffle et en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues, Hartman, il faut qu'on fête ça. Je vous invite, on va faire la nouba ! Et pour commencer, un repas à se faire éclater la panse ! Avec du vrai champagne de France et du vrai caviar de Russie… Vous aimez ça, au moins ?

Hartman était de plus en plus étonné.
- Voilà qui est nouveau. Depuis quand les auteurs ont-ils des égards pour les éditeurs ? Et en quel honneur, cette nouba ?
- En l'honneur des compagnies d'aviation !
Curtiss repartit d'un rire inextinguible et Hartman se dit qu'il resterait toujours réfractaire à ce genre d'humour qu'il n'était pas près de comprendre.

FIN